

EDGAR MORIN

Mai 68 : complexité et ambiguïté

Tout d'abord sur un plan purement historique je veux faire remarquer que je suis peut-être le seul à avoir fait des analyses en Mai, « à chaud » au cours des événements ; j'ai fait des articles qui ont paru dans *Le Monde* : une première série d'articles « La commune étudiante » a commencé vers le 15 mai je crois, pour se terminer vers le 20 mai et l'autre série fin mai - début juin qui s'appelle « Une révolution sans visage ». J'ai pris en quelque sorte mes risques intellectuels avant que l'événement soit terminé. J'ajoute que par la suite, j'ai fait un article dans *Communication* en juillet 68, puis un séminaire en 68-69 sur les interprétations des interprétations de Mai 68.

Tout d'abord nous avons remarqué au cours de ces séminaires une chose qui ne vous surprendra nullement : c'est que toutes les interprétations *a posteriori* confirment les théories *a priori* des interpréteurs, c'est-à-dire que quand les sociologues se lancent dans l'explication des événements ils montrent comment l'événement rentre dans leur schème.

Deuxième élément à retenir, c'est que les interprétations se présentent sous la forme binaire d'alternatives simples ou bien c'est un événement déterministe qui devait nécessairement s'accomplir, ou bien c'est un accident aléatoire : ou bien c'est une crise de société ou de civilisation, ou bien c'est une crise politique ; ou bien c'est un jeu, une fête, un divertissement, un carnaval, ou bien c'est quelque chose d'infiniment sérieux voire tragique ; ou bien c'est une révolution, ou bien c'est une parodie de révolution ; ou bien c'est génial, sublime, ou bien c'est monstrueux, débile ; ou bien c'est important ou bien c'est sans importance.

Moi je pense qu'au contraire Mai 68 nous impose une pensée métacartésienne, je veux dire qui doit abandonner les idées claires et distinctes qui cataloguent, classifient et typifient cet événement, et qui doit penser ensemble les idées contradictoires le concernant.

Dès le départ, je crois que je l'ai dit dans tous mes articles et je vais le répéter, je considère que toute explication qui élimine la surprise et l'incongruité de l'événement est une interprétation qui élimine l'information que devrait nous apporter l'événement ; le plus important est le plus étonnant et le plus paradoxal : c'est ce qui est difficilement explicable avec les concepts dont nous disposons, et c'est le point sur lequel du reste, Castoriadis à sa façon, et moi à la mienne nous avons une base commune ; et moi, de mon côté, j'ai essayé de concevoir les événements selon une sorte de combinaison de hasard et de nécessité, bien entendu dans le contexte de l'internationalité des révoltes étudiantes sans lesquelles évidemment il n'y aurait pas eu Mai 68 en France (1), mais avec son caractère singulier par rapport à toute autre puisque le mouvement étudiant a déclenché un mouvement social d'une très grande ampleur et a comporté des processus aléatoires originaux de mise à feu et de catalyse, c'est-à-dire des événements et accidents qui, en quelque sorte, ont très rapidement propulsé la fusée Mai 68 à des vitesses supersoniques. Dans tout le processus ascensionnel il y a une sorte d'étrange harmonie entre l'audace disons du 22 mars symbolisée par Cohn-Bendit et l'apathie tétanisée de l'Etat, qui a subi l'incapacité pas seulement de comprendre l'événement, mais aussi d'assurer son autorité, car il faut dire que ce mouvement né par surprise a vécu de la surprise, c'est-à-dire aussi de l'incapacité du pouvoir de le cadrer dans ses catégories politico-socio-culturelles.

En fait le pouvoir s'est trouvé frappé au bas-ventre dans sa nursery sociologique, dans la pépinière de ses futurs petits chefs, de ses futurs petits cadres. Il a vécu le problème du père qui hésite à frapper son propre fils, et la tétanisation de l'autorité est un élément absolument capital, qui a permis que s'exprime un aspect majeur du mouvement qui est la contestation de cette autorité, les deux phénomènes s'engendrant l'un l'autre selon une causalité spirale qui commande tous les événements de Mai. Dans le mouvement même il y a une dialectique entré son caractère évidemment spontané, chahuteur et tourbillonneur, et les tentatives de régulation du tour-

(1) J'ai fait en février 68, à Milan, en Italie, un exposé sur « L'internationalité des révoltes étudiantes » en essayant de concevoir le phénomène de contamination à travers des sociétés tout à fait différentes.

billon dans des directions tout à fait diverses (la régulation du type Cohn-Bendit, les tentatives de régulations directrices des trotskystes et des Maos, mais qui n'arrivent pas à contrôler les événements).

Voilà pour préciser dans quel cadre conceptuel je me suis situé. Ceci pour dire que je n'ai pas brandi l'étendard du mot Révolution comme pourraient le penser les lecteurs hâtifs du Ferry-Renaut d'après les quelques citations qu'ils rapportent de mon propos. Il nous faut donc revenir à la difficulté de comprendre Mai 68. Une toute première difficulté fut dans la tentative de conceptualiser sociologiquement et politiquement la notion d'étudiant. De plus, il est difficile de conceptualiser l'adolescence moderne car évidemment ni le marxisme, ni le sociologisme, ni le bourdivisme n'ont des catégories capables d'appréhender l'adolescence comme phénomène à la fois biologique, culturel et historique ni de concevoir la formation d'un nouveau type de classe d'âge ce qui ne correspond pas aux anciennes classes d'âge traditionnelles, parce que la nouvelle « classe » adolescente occupe un vacuum moderne entre l'enfance et l'âge adulte. L'adolescence, on ne sait pas très bien quand ça commence et on sait de moins en moins quand ça finit, dans la mesure où un étudiant ayant atteint l'âge de la majorité demeure sociologiquement adolescent tant qu'il demeure étudiant, c'est-à-dire dépendant et non intégré dans l'univers productif adulte. L'adolescence est un stade d'aspirations et d'ambiguïtés qui comporte dans sa virulence (montrée au cinéma dans les films de James Dean) le refus du statut mineur de l'enfance et le refus de l'intégration dans l'univers technobureaucratisé de la vie adulte.

Ces aspirations et refus constituent ce qu'on peut appeler les « secrets de l'adolescence » secrets bien apparents dès que l'on lit Rimbaud. En 1968 il va y avoir une sorte de connexion forte entre d'une part, les aspirations adolescentes, d'autre part les aspirations à la fois libertaires et communautaires des mouvements révolutionnaires marginaux. Du reste, ces rencontres d'aspirations s'étaient déjà manifestées quelques années auparavant dans le bouillon de culture de la Californie puis, plus généralement, des Etats-Unis. En France, dans la catalyse de Mai, les aspirations communautaires-libertaires de l'adolescence vont trouver dans l'idée de révolution le Mythe qui leur promet la Réalisation de cette aspiration. Alors, Mai 68 est un formidable mouvement qui symbolise en lui l'aspiration adolescente et le mythe révolutionnaire, et qui a entraîné non pas seulement les étudiants mais aussi l'énorme piétaille lycéenne encore sous-politisée, qui suivra les leaders étudiants. Ici, la sociologie officielle ne peut pas expliquer comment ce mythe révolutionnaire

s'incarne si puissamment chez des jeunes bourgeois que cette sociologie vouait à assurer la sempiternelle reproduction du système bourgeois.

Alors venons-en maintenant à cette idée de révolution. En ce qui me concerne j'ai dit dans mon premier article « La Commune étudiante » que Mai est *comme une révolution*, p. 31, et que c'est une « expérience utopique », p. 33. J'insiste sur l'aspect anti-autoritaire de cette révolte et, pour moi, le visage qu'a eu cet événement que j'ai vécu, je le répète, dans le bonheur, est anti-hiérarchique, anti-autoritaire, libertaire, fraternitaire. Ça a été une extase de l'histoire, c'est-à-dire de ces moments où la prose de la chronologie, où l'oppression quotidienne se suspend ce qui permet de jouir un peu. J'ai connu quelques-unes de ces extases notamment à la Libération de Paris, en avril au Portugal... J'étais d'autant plus heureux en Mai 68 que je pensais que ni les Maos, ni les trotskos, ni les « Stals » n'allaient prendre le pouvoir, sinon j'aurais été épouvanté. Du reste, au même moment, une amie roumaine, qui avait obtenu enfin l'autorisation de venir à Paris, me disait sans arrêt : « Je vous en supplie ne faites pas en France une démocratie populaire. » On pouvait comprendre ses légitimes inquiétudes. Je la rassurais sans doute aussi parce que, dans mon propre esprit, j'avais mis en halo, en second plan, les aspects qui à mes yeux étaient négatifs ou inquiétants du mouvement (ceux qu'un Aron mettait au premier plan).

Comment le soulèvement adolescent a-t-il déclenché et entraîné le soulèvement populaire des ouvriers et salariés ? Il y a eu un phénomène, difficile à comprendre, de « lutte de classes d'âge » qui déclenche là encore une lutte sociale tout en demeurant une lutte de classes d'âge. Je renvoie là-dessus à mes analyses de l'époque.

J'en viens maintenant à notre vision du phénomène de Mai quinze ans après. Tout d'abord, les événements de 68 à 73 nous révèlent et nous développent le double noyau de Mai 68 : d'une part le noyau communautaire-libertaire bien symbolisé par Cohn-Bendit, et d'autre part le noyau militant marxiste. Bien entendu le noyau communautaire-libertaire parlait le jargon du militant marxiste, mais le message réel était complètement différent. Or, ces deux noyaux ont donné, jusque environ 73, deux rameaux différents, deux conséquences différentes. Il y a eu d'un côté une revendication existentielle *hic et nunc*, qui rejoignait ce qu'on a appelé la contre-culture américaine : « c'est ici et maintenant qu'il nous faut changer notre vie, qu'il faut que je change ma vie ». D'où les tentatives de vivre en communauté, l'intérêt porté à la relation écologique, puis les aspirations féminines et celles des diverses minorités. Cet aspect

communautaire-libertaire s'épanouit moins fort en France non seulement qu'aux Etats-Unis, mais sans doute que dans les pays germaniques ; mais quand même il a eu une certaine ampleur. De l'autre côté se développe le mouvement militant marxiste avec d'abord la vague trotskyste, puis la vague maoïste et, à cette occasion se diffuse en même temps ce que j'appelle la vulgate marxiste du second type. Quelle était la vulgate du premier type ? C'est celle qui fonctionnait en faveur de l'URSS et où Moscou était la Jérusalem du prolétariat-Messie. Dans la deuxième vulgate, le prolétariat tiers-mondiste prend la succession du Messie. La Jérusalem se déplace à Pékin, mais ce qui demeure, à travers ces variantes, c'est la Religion de Salut terrestre. De même que le christianisme a eu ses variantes : déviations, hérésies, le communisme a connu les siennes, mais toutes relevant de la grande religion de Salut terrestre. La différence est ailleurs : alors que les autres religions savent qu'elles sont des religions, le communisme se croit scientifique. Donc, le marxiste croit qu'il est possesseur de la science qui pour lui détient les Commandements et les Tables de la Loi. Aussi a-t-il fallu du temps, à gauche, pour identifier cette religion camouflée en science et apparemment antireligieuse. Il y a eu une diffusion très rapide après 68 du marxisme vulgatique dans la jeunesse lycéenne universitaire et, notamment, dans les régions laissées désolées par l'effondrement de la sociologie « bourgeoise ».

Ainsi nous avons ces deux mouvements, l'un libertaire-communautaire, l'autre marxiste-léniniste-religieux. Ils sont divergents mais on peut passer de l'un à l'autre. Le trotskyste déçu peut se reconvertir en néo-hippie ou *baba cool* : le hippie déçu par la communauté ira au parti qui prépare sérieusement la « vraie » révolution.

Tout cela s'effondre à partir des années 73 et nous pouvons discerner maintenant que les années 73-77, où vont s'éteindre les deux messages de 68, sont des années charnières où surviennent deux choses conjointes très importantes : la crise économique et la crise mythologique. De même que le mythe de l'URSS s'est autodétruit de lui-même grâce à Nikita Khrouchtchev, le mythe de la Chine s'est autodétruit grâce à Mao Tsé-toung, à Lin Piao, à la bande des quatre, à tous ces événements grotescoïdes, de même, le mythe du communisme cambodgien s'est autodétruit avec Pol Pot, de même le mythe du Viêt-nam libérateur s'est autodétruit avec les *boat people* et la colonisation du Cambodge ; même Cuba le mini-paradis tropical se transforme en enfer de poche. Tout ceci s'autodémystifie simultanément. La décomposition du salut terrestre entraîne le collapse du marxisme. Le marxisme qui a résisté à toutes les réfutations, toutes

les pressions, à tous les arguments s'endort soudain dans l'ennui. L'ex-terreur intellectuelle qui intimida l'intelligentsia de gauche la fait désormais incoerciblement bâiller. Les formules magiques dites scientifiques qui invoquaient le prolétariat, qui invoquaient le Messie et la Révolution deviennent litanies monotones et langue de bois. Même les marxistes orthodoxes sentent vaguement qu'ils ennuient. Ce qui montre bien que la vertu dite scientifique du marxisme tenait avant tout à sa vertu religieuse. Ce qui ne me fait nullement renvoyer Marx aux oubliettes. Pour moi ça reste un grand penseur mais, de grâce, à provincialiser.

D'un autre côté, en 73, arrive sur des pas de colombe une crise économique. Cette crise va affecter l'aspect libertaire-communautaire de Mai et, qu'exprimait symboliquement la philosophie du « désir ». Vous vous rappelez qu'après Mai, pendant trois ans, les gens ne se rencontraient plus qu'en disant : « Quel est votre désir ? » Tout était désir. Or, ce déferlement du désir, cette primauté du désir, cette négation de toute contrainte au désir, ce désir comme force productive et comme infrastructure, bref cette barque du désir se brise contre le rocher de la crise économique, la philosophie du désir s'évapore. Le besoin de trouver un emploi, dans la conjoncture de crise, supplante l'aspiration à quitter un travail aliénant qui s'était exprimée dans une conjoncture de plein-emploi. Il faut survivre et avant de songer à vivre sa vie on cherche désormais ce qu'on voulait fuir, c'est-à-dire un travail sans intérêt. La coïncidence de la crise économique et de la crise mythologique affaiblit considérablement tous ces courants aussi bien le salut individuel communautaire de la contre-culture que le salut politique du marxisme. Le désir de changer la vie se trouve atteint existentiellement, économiquement et mythologiquement. Et nous sommes encore dans cette époque. Dès lors la Comète de Mai 68 est aujourd'hui aux antipodes de notre ciel : elle est de l'autre côté du système solaire ; elle est dans l'ombre. Nous sommes dans l'époque où prédominent les interprétations péjoratives de Mai alors que dans les années de l'après-Mai prédominaient les interprétations favorables. Dans ces conditions s'approfondissent la crise du fraternalisme et la crise du spontanéisme ; il n'y a pas seulement le retour de l'autorité en tant qu'autorité, il y a aussi l'apparition un peu partout d'un néo-fondamentalisme et la recherche d'un principe d'autorité légitime. Celui-ci se manifeste sous forme de ressourcements divers (régionalistes, naturalistes, républicains) et aussi par la recherche de l'ARKHE, principe et fondement pour exorciser le nihilisme, le scepticisme, l'atomisation, le désespoir. A mon avis c'est un des sens du phénomène pas seulement tapageur et

publicitaire des « nouveaux philosophes ». Il a eu l'effet non seulement de disqualifier radicalement la vulgate marxiste mais aussi d'amorcer une recherche récurrente des fondements religieux anciens (christianisme, judaïsme, islamisme). Ce sont quelques-uns parmi les principaux acteurs de Mai qui deviennent des néo-fondamentalistes de la Torah et du Talmud ou bien des Evangiles ou encore des mystiques orientales...

Nous sommes donc dans une époque de réinterrogation profonde et nous devons aussi réinterroger Mai, mais sans en briser la complexité. Je maintiens l'idée de notre titre *La brèche*. Mai a été une brèche sous une ligne de flottaison culturelle et là-dessus je dirais que ses effets sont essentiellement des effets de brèche et de sous-sol. Tout continue mais rien n'est plus exactement comme avant. C'est ça le problème aussi. Tout a changé et rien n'a changé. Qu'est-ce qui a changé ? Ce n'est pas seulement la diaspora de certaines idées de Mai qui sont entrées dans la culture, des changements imperceptibles dans les rapports hommes-femmes, ou dans les rapports avec la nature apportés par la diffusion de l'écologisme. Le nuage radioactif des idées de Mai (excusez-moi cette métaphore contemporaine) s'est désintégré tout en imbibant un peu toutes choses. Après Mai 68, des tabous ont reculé.

Et puis il y a deux choses importantes : la première c'est que rien n'a changé en surface mais la conscience qu'il n'y a plus de soubassement assuré est venue. Ce qui m'a frappé dans l'intervention du Directeur de l'IEP de Lyon, c'est qu'il a terminé en parlant de la *nuit* qui est sous nous. Notre société est construite sur de la nuit. On se rend compte qu'il y a une nuit sous la société. C'est la fin, comme je l'ai déjà souligné, du mythe euphorique d'une société industrielle rationnelle qui résout les problèmes solutionnables de l'humanité. L'impression que le sous-sol est fragile n'a pas cessé et, bien entendu, a été entretenue par les menaces diverses qui courent sur le monde, sur l'humanité pas seulement sur le dollar, mais aussi sur la famine, le Tiers Monde, la guerre, la radioactivité. Il y a la sensation diffuse que quelque chose est miné, fragile et qu'on vit au jour le jour.

La deuxième chose qui a changé après Mai c'est l'esprit du temps et j'ai fait un livre qui s'appelle *L'esprit du temps* (en 1952) et, j'étudiais cette culture industrialisée, la « mass culture » selon le terme américain où je voyais en quelque sorte la mythologie de l'individualisme hédoniste dans la société bourgeoise, urbaine, contemporaine. Cette culture était euphorique jusqu'en 1968. Si vous lisez les magazines féminins d'avant 68, on disait aux femmes :

« Soyez belles, vous séduirez votre petit mari, vous séduirez votre amant... » Tout était euphorique comme les films qui se terminaient par un *happy end*. Après Mai 68, cette culture devient problématique, et aborde les problèmes de la vie sans apporter de solution euphorique. Les magazines disent : oui, évidemment bien sûr, on vieillit... mais on peut employer quelques crèmes antirides, il faut vous habituer à ce nouveau statut, les enfants sont grands, le mari se débîne... On parle de la vieillesse, de la solitude. Je rappelle que l'individualisme qui nous frappe aujourd'hui est antérieur à Mai 68. Mai 68 je le répète est à la fois communautaire et libertaire. Bien entendu, le libertarisme peut très bien dériver vers le libéralisme dans notre société, mais il a fallu pour cela le collapse du mythe de la révolution et l'échec de la contre-culture. Dès lors, l'individualisme hédoniste des années 75-85 est plus la conséquence de l'échec ou du collapse des mythes de Mai que le moteur secret de ces mythes.

J'arrive à ma conclusion.

Aujourd'hui, personnellement, je dirais que je demeure en gros à la fois droitier et gauchiste. Quand je dis gauchiste je veux dire que pour moi, l'idée qu'il faut un très grand changement, une très grande réforme dans les rapports humains entre les nations, entre les sociétés, à l'intérieur des groupes, entre soi et autrui, entre soi et soi-même, cette idée reste très présente en moi. Je ne sais pas très bien comment la réaliser et, dans l'immédiat je préfère sauvegarder les valeurs « droitières » de liberté et la démocratie évidemment. Donc, je suis condamné soit à une certaine schizophrénie, soit à une complémentarité dialogique entre les deux attitudes. De plus le mot de révolution est désormais pour moi pollué. Si j'avais à refaire ces articles je l'emploierais moins souvent ou avec précaution.

Je l'employais encore avec un sens fervent, bien qu'il ne s'agissait nullement alors pour moi de la révolution telle que l'entendaient les Maos et trotskos. Aujourd'hui le mot de révolution est trop souillé, on peut pour le moment le mettre au repos et à la désinfection. On verra bien.

Deuxième chose, je répète que j'avais atténué ou secondarisé les côtés que je n'aimais pas en Mai 68. Il est évident que quand j'entendais « CRS-SS » ça me semblait débile. J'ai voulu peut-être trop voir comme épiphénoménal le sectarisme militant et le fanatisme enragé. Je pensais et je continue à penser que le noyau inventif, ardent, libertaire-communautaire est l'essentiel de Mai. Mais il faut tout voir, et voir à côté de l'invention des formules, le retour d'une langue de bois. Il y a eu de la génialité et du crétinisme.

Enfin, je crois qu'il y a le problème du fraternalisme. Moi, je

suis quelqu'un qui a cru au fraternalisme dans ses différentes formes, et je crois que j'ai eu trop tendance à escamoter le problème, non pas du paternalisme non, mais de l'autorité assumée et responsable. Je ne suis pas lacanien, je ne parlerais pas du phallus, mais je pense qu'il faut repenser le problème de l'autorité et de la responsabilité. C'est une de nos tâches aujourd'hui. Il est normal que les expériences ultérieures rétro-agissent sur les grands événements passés et modifient notre vision. Ce qui veut dire que notre vision d'aujourd'hui même n'est pas éternelle et absolue et que de nombreux événements futurs nous la feront modifier à nouveau. Il faut être prêt à réviser notre révision. Furet a très bien montré ce qui se passe sans arrêt pour la Révolution française dont la vision se transforme sans cesse en fonction de l'expérience vécue par les générations qui se succèdent. Nous devons faire les mêmes choses pour Mai 68, et, de plus, ne jamais oublier d'en respecter la complexité. C'est ça qui me semble le plus important.

RÉSUMÉ. — Cette communication insiste sur la complexité du phénomène de Mai 68, qui fut à la fois très important et peu important, sérieux et ludique, et qui comporta un « double noyau ». Elle constate qu'après la diffusion du double héritage de Mai 68 (jusqu'à 73), la conjonction d'une crise économique et d'une crise mythologique nous amène à reconsidérer Mai 68, qui se trouve aujourd'hui aux antipodes de 1986.